nerfs des Français. Que va-t-on découvrir d'effroyable ? Peut-être simplement, et au mieux, la grimace d'un squelette, avec quelques boutons d'uniforme, des décorations oxydées qui permettront, seuls, d'identifier les restes. Allons, la dernière enveloppe saute. On s'approche. On voit. Et c'est une surprise étrange, qui n'a rien de brutal. Une forme est apparue, reconnaissable, mais indécise encore, comme lointaine. Entre elle et le regard s'interpose une sorte de brume, un écran fantastique. C'est le coussinet d'ouate dont était doublé le dernier couvercle qui s'est détaché et recouvre légèrement le corps. Pieusement, le docteur Guillard roule lentement sur elle-même, en commençant par les pieds, la couche soyeuse. Mais il s'arrête presque aussitôt. Quelque chose d'inouï vient de se produire qui glace de terreur tous ces gens, debout et frissonnants depuis les dix longues heures de cette attente et qui ne sont plus maîtres de leurs sensations : *le corps a remué*. Une sorte de convulsion a violemment agité la « forme », des pieds à la tête. On a pu croire que Napoléon se réveillait. « Pour tous, dit l'enseigne Pujol, le corps avait eu un mouvement très prononcé semblable à une convulsion nerveuse. » Un vent de folie passe dans les cerveaux. Mais cela ne dure, heureusement, qu'une seconde. Des gens de sang-froid, le médecin, se rendent bien vite compte du phénomène qui a produit ce semblant de vie terrifiant. « L'enveloppe seule avait bougé ; mais, en proie à une sorte d'hallucination fébrile, personne ne s'était rendu compte de ce fait singulier. »

La vérité, c'est que, sous le geste du docteur, l'air s'était précipité avec force entre l'ouate et le corps, chassant les gaz plus légers et soulevant par ondulations l'enveloppe sur tout le chemin parcouru. Le chirurgien Guillard

continua de dégager le corps et Napoléon apparut. Car c'était bien Napoléon lui-même que l'on revoyait et non point un squelette anonyme ou de vagues poussières, Napoléon avec son visage connu et son uniforme de l'histoire.

Gourgaud sanglote. « Il faut, a-t-il écrit, avoir aimé l'Empereur comme moi pour comprendre tout ce qui s'est passé, dans mon âme, lorsque le docteur Guillard nous laissa voir, à travers des flots de larmes, les restes mortels de notre héros. Tout était parfaitement conservé. Il aurait suffi d'avoir vu une seule fois l'Empereur pour le reconnaître à ce moment. »

En cette matinée, blême et glacée, sous la tente qu'agitent les rafales, au fond du cercueil de métal emboîté dans le sarcophage d'ébène venu de France, Napoléon semble dormir. On aurait pu le croire étendu, comme le 7 mai 1821, sur son lit de parade. Les traits du visage sont intacts avec à peine un peu d'altération à la base du nez et à la place des pommettes. La barbe, repoussée, donne au menton une teinte bleuâtre. La figure semble brunie. La tête, rasée, est grosse. Le front, large et beau, s'élève au-dessus de l'ombre, très nette, des sourcils. Les paupières sont closes ; une partie des cils tient encore. La bouche a conservé son joli dessin et presque son sourire ; entre les lèvres on aperçoit trois des dents admirablement blanches. L'habit vert des chasseurs est taché. Ses boutons sont noircis ; un ou deux tombent. Mais les lisérés et parements rouges semblent neufs. Et l'on distingue aussi, en ton vif, sous l'habit, une partie du grand cordon de la Légion d'honneur. La plaque et les deux croix de la Légion et de la Couronne de Fer sont très reconnaissables sur la poitrine. Les épaulettes, petites, et dont l'or a foncé, sont portées en avant. Les tiges noires des bottes à l'écuyère ne sont pas détruites, mais le cuir, aux extrémités, laisse passer les pieds d'un blanc mat. Entre les jambes, vêtues de casimir blanc, sont les deux vases d'argent qui, aux termes du procès-verbal, contiennent le cœur et l'estomac. Le chapeau est placé obliquement sur les cuisses. L'une des mains, serrée par le corps, est en partie cachée. Mais on voit entièrement l'autre main, souple, colorée, presque vivante, un peu élevée au-dessus du corps dans cette même position où l'avait reposée le grand-maréchal Bertrand, après l'avoir une dernière fois portée à ses lèvres.